

Le lieu d'enterrement de Priscillien

Diego Piay Augusto

Citer ce document / Cite this document :

Piay Augusto Diego. Le lieu d'enterrement de Priscillien. In: Dialogues d'histoire ancienne, vol. 42, n°2, 2016. pp. 191-210;

https://www.persee.fr/doc/dha_0755-7256_2016_num_42_2_4398

Fichier pdf généré le 16/11/2018

Résumé

Depuis que Louis Duchesne avança l'idée que les restes de Priscillien pourraient reposer dans le sépulcre de l'apôtre Jacques, plusieurs spécialistes ont proposé de nombreux lieux qui auraient pu accueillir cette dépouille. Mais les solutions proposées au fil du temps manquaient de rigueur scientifique et, à plusieurs reprises, un site énigmatique daté du IV^e siècle ou la présence d'un sépulcre datant de cette période ont été considérés comme des arguments suffisants pour voir dans ces endroits le lieu d'enterrement de Priscillien. Cependant, jusque-là, le problème n'a pas été abordé avec objectivité et les faibles références documentaires ainsi que le silence de l'archéologie ont semblé constituer d'insurmontables obstacles...

Abstract

The Burial Place of Priscillianus

Since Louis Duchesne advanced the idea that the remains of Priscillian could perhaps rest in the grave of the Apostle St. James, several specialists and dilettanti have signposted a number of different places that could have taken his lifeless body. The different hypothesis have been lacking in scientific rigor, so too often an enigmatic archaeological site dating from the fourth century CE, or the presence of a tomb with this chronology, are considered enough reasons to enlist those places to this honourable cause. Yet this problem has not been so far addressed with objectivity, and the few documentary references, as well as the silence of the archaeology seem insurmountable obstacles...

LE LIEU D'ENTERREMENT DE PRISCILLIEN

Diego PIAY AUGUSTO

Universidade de Santiago de Compostela – Grupo Síncrisis, Investigación en formas culturais
diego.piay.augusto@gmail.com

*Peremptorum corpora ad Hispanias relata magnisque obsequiis
celebrata eorum funera : quin et iurare per Priscillianum summa religio
putabatur.*

Les corps des suppliciés furent rapportés en Espagne, où on leur fit
de grandes funérailles, et même jurer par Priscillien fut tenu pour
suprêmement religieux.

Sulpice Sévère, *Chronique*, II, 51, 8 (trad. A. Lavertujon)

Une question qui a suscité un grand intérêt, tant dans le cadre de la recherche hormis le tombeau lui-même, est l'endroit où gisent les restes de Priscillien et de ceux qui périrent à ses côtés à Trèves¹. L'hypothèse la plus tentante jusqu'à aujourd'hui est sans doute celle d'Henry Chadwick reprenant les idées de Louis Duchesne. Cet auteur énonce la possibilité que les restes de Priscillien puissent se trouver dans le sépulcre de l'apôtre Jacques. L'hypothèse repose, principalement, sur les doutes que suscitent l'apparition du corps de l'apôtre, et la découverte d'une nécropole rassemblant des tombeaux du IV^e et V^e siècle sous la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle (fig. 2)². Par ailleurs, il existe d'innombrables exemples de grands centres orthodoxes de pèlerinage installés sur

¹ Latronianus, Iulianus, Felicissimus, Armenius, Procula et Eucrotia, voir Piay Augusto 2006, p. 607-608.

² Gabriel Sánchez 2009, p. 48. Les fouilles sous la nef de la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle entre 1946 et 1959 mirent au jour une nécropole avec des tombeaux des IV^e et V^e siècles, appartenant à des familles modestes. Les tombeaux sont orientés vers l'est, et semblent se situer autour d'une sépulture plus importante dont les restes ont été pillés durant l'Antiquité. Les inhumations familiales disparaissent vers le VII^e siècle. Les indices laissent penser que les chrétiens voulaient être ensevelis auprès d'un saint. Étant donné que nous n'avons pas d'autre manière d'identifier le défunt, Gabriel Sánchez suggère qu'il pourrait s'agir de Priscillien.

des sites antérieurement associés au schisme et à l'hérésie. Nous pourrions ajouter à cela que les pèlerinages provenant d'Aquitaine vers le tombeau de l'apôtre, pourraient être liés au voyage des priscillianistes à Rome, ou même au retour des reliques de Priscillien en *Gallaecia*³. Malgré l'attrait de cette hypothèse, nous ne disposons d'aucune référence qui permette d'établir une relation entre Priscillien et la ville de Saint-Jacques-de-Compostelle. La ville n'est pas mentionnée dans la controverse priscillianiste, et nous ne connaissons pas les raisons qui auraient pu pousser les dirigeants priscillianistes de l'époque à choisir ce lieu d'inhumation. À partir du VII^e siècle après J.-C., le priscillianisme n'était plus un problème pour l'Église de Galice, c'est du moins ce que l'on peut déduire des sources à notre disposition⁴. Nous savons que le sépulcre de saint Jacques a été bâti au IX^e siècle. S'il était nécessaire de passer sous silence le priscillianisme, pourquoi attendre deux siècles pour s'approprier ce lieu ? Et si le priscillianisme était pratiquement éteint, était-il nécessaire de superposer un nouveau culte afin d'effacer les croyances primitives ? Si nous abordons le problème d'un point de vue archéologique, Isidoro Millán González-Pardo croit avoir démontré grâce à une étude exhaustive fondée sur une analyse stylistique et comparative de l'ornement du monument, que la mosaïque qui couvrait le tombeau de l'apôtre doit être datée du II^e siècle⁵. S'il devait en être ainsi, les restes ne pourraient pas appartenir à Priscillien, qui comme nous le savons, fut exécuté à Trèves en 385 après J.-C. En définitive, et de notre point de vue, Priscillien ne lèvera pas les doutes que peut créer la présence de l'apôtre Jacques à la cathédrale de Compostelle.

D'autres auteurs ont considéré l'ensemble archéologique de Sainte Eulalie de Boveda (province de Lugo) comme l'emplacement idéal pour héberger la sépulture de Priscillien. Ce site fut l'objet de plusieurs interventions archéologiques depuis sa découverte en 1926. Ces actions manquèrent, très souvent, de la rigueur scientifique nécessaire à l'archéologie. La complexité du site, en plus des déficiences mentionnées, a conduit à une prolifération d'hypothèses et de questions en suspens, et a fait croître le brouillard qui entoure ce site archéologique. Cette situation persiste

³ Chadwick 1977, p. 302-303.

⁴ Après la tenue du deuxième concile de *Bracara Augusta* en l'an 561 le priscillianisme n'est pratiquement pas mentionné dans les sources. Les dernières références connues des priscillianistes sont l'œuvre du pape Grégoire le Grand, *Homilia in Euangelium*, 1, 10, 4 (Fiedrowicz 1997, p. 170-172), en 591 ; Isidore de Séville, *Chronica Majora*, 5581, 354 ; 5590, 359 (Martín 2003, p. 169 ; p. 173), entre les années 615-616 ; *De uiris illustribus*, II (Codoñer 1964, p. 135), entre les années 615-620 ; *Etymologiae*, 8, 5, 54 (Oroc 2009, p. 688-691) entre les années 627-630 ; et Braule de Saragosse, en 651 (Riesco 1975, p. 193-194).

⁵ Millán González Pardo 1983. Il faut tenir compte du fait que l'auteur a toujours été un défenseur acharné de la présence du corps de l'apôtre dans la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle ; cependant cela ne devrait pas conditionner l'objectivité de son étude, qui se distingue par sa rigueur.

toujours, et il n'y a pas de consensus sur l'interprétation du monument⁶. C'est sans doute ce qui a favorisé l'émergence de l'hypothèse d'une sépulture de Priscillien. Celestino Fernández de la Vega, fut en 1970, le premier à situer le sépulcre de Priscillien dans le monument de Sainte Eulalie de Boveda (**fig. 3**)⁷. La théorie de cet auteur est fondée sur les transformations que le monument subit au IV^e siècle. Étant à l'origine une enceinte thermale, il fut transformé à la fin du IV^e siècle en une église martyriale dotée de trois nefs, où serait vénérée la dépouille de Priscillien. À son avis, les reliefs et les motifs picturaux sont de symbolique priscillianiste. Pour renforcer son hypothèse, il compare la structure et la décoration picturale de Sainte Eulalie de Boveda avec une découverte archéologique réalisée à Isnik (Turquie), où à la fin des années 1960 fut retrouvé un hypogée datant du IV^e ou du V^e siècle, avec lequel il présente des analogies.

Dans le cas de Sainte Eulalie de Boveda, la fonction du site est encore inconnue aujourd'hui. Les chronologies apportées sont également incertaines, et il n'existe pas d'indices qui mettent en relation Priscillien et le monument. Il est certain qu'Hydace mentionne un incident survenu dans le *conventus lucensis* au V^e siècle, qui pourrait prouver la présence de groupes priscillianistes à *Lucus*, ce qui n'est pas surprenant, si nous tenons compte de l'attachement connu du Nord-Ouest péninsulaire à cette cause. Selon le récit d'Hydace, en l'an 433 eut lieu un conflit pour le siège de *Lucus* entre Pastor et Syagrius d'une part et Agrestius d'autre part. Plusieurs auteurs pensent que Pastor et Syagrius étaient priscillianistes⁸. Il existe des preuves documentaires qui

⁶ Montenegro Rúa 2005, p. 107. Parmi les différentes hypothèses interprétatives, Acuña Castroviejo 1976, p. 68-69, 89 ; Arias Vilas 1974 ; Abad Casal 1982 et Ares Vázquez 1980 considèrent le site de Sainte Eulalie de Boveda comme un temple romain consacré au culte des eaux. La thèse de ce dernier se fonde sur l'étude des reliefs – liés aux manifestations des propriétés curatives des eaux – et sur l'interprétation des restes épigraphiques fragmentaires retrouvés dans les années cinquante. Núñez Rodríguez 1978, p. 106, 113-115, 131-139 relève des caractéristiques architecturales liées aux rites de la culture des "castros". La coïncidence avec les deux théories principales – nymphée ou sanctuaire de culte des eaux salutaires, ou bien mausolée – se manifeste autant par la relation du monument avec un espace rituel d'initiation, où l'immersion dans l'eau serait une composante active, que par son caractère funéraire lié à un crématoire. García Iglesias 1989, p. VIII-32 y voit un temple paléochrétien. Pour Delgado Gómez 1989 c'est un somptueux mausolée romain, rattachant, pour la première fois à Sainte Eulalie de Boveda, l'eau comme élément indispensable tant pour les rites funéraires que pour le nettoyage du bâtiment. Dans une étude plus récente (Blanco Rotea *et alii* 2009, p. 149-198), fondée sur l'architecture et l'ornementation de la construction, une datation du haut Moyen Âge fut proposée.

⁷ Fernández de la Vega 1970.

⁸ Hydace, *Chronique*, 102 (Tranoy 1974, p. 132) : *In conventu Lucensi, contra voluntatem Agresti Lucensis episcopi, Pastor et Syagrius episcopi ordinantur*. Pour le commentaire d'Alain Tranoy sur le passage voir Tranoy 1974, p. 101-102, où il pense qu'Agrestius était priscillianiste et s'efforce d'éviter la nomination de deux évêques qui mènent une campagne contre l'hérésie. M. Sotomayor y Muro est de la

pourraient situer les trois protagonistes du conflit au sein de l'orthodoxie, cependant les attributions ne sont pas définitives, et nous devons rappeler qu'il existe des précédents où des suspects de priscillianisme retournèrent plus tard à l'orthodoxie (Symposius et Dictinius, évêques d'Astorga, que nous analyserons dans ce travail)⁹.

Même si l'épisode décrit pourrait faire référence à la présence d'évêques priscillianistes à *Lucus* dans la première moitié du V^e siècle, il s'agit d'une donnée insuffisante, puisqu'à ce moment-là le priscillianisme était très présent en *Gallaecia*. À vrai dire, nous ne connaissons pas les raisons qui purent conduire les priscillianistes à emmener le corps de leur chef à cet endroit. Et ce qui est plus grave, nous n'arrivons pas à comprendre la relation entre les motifs ornementaux qui décorent les murs de Sainte Eulalie de Boveda et Priscillien.

Monseigneur Guerra Campos désigna le site d'Os Mártores, dans la paroisse de San Miguel de Valga dans la province de Pontevedra, comme l'emplacement le plus probable de la sépulture de Priscillien (fig. 4)¹⁰. Il se fonda sur l'existence de quelques sarcophages anthropomorphes qui pourraient dater du IV^e siècle, et sur le nom de l'endroit, *Os Mártores*, qui serait une réminiscence dans la toponymie de la dénomination « Les Martyrs », par laquelle étaient connus les morts de Trèves. En soutien des thèses de Guerra Campos nous pourrions ajouter un document. Dans la sentence définitive du concile de Tolède célébré en 400¹¹, il est dit :

même opinion (Sotomayor y Muro 1979, p. 253). C. Cardelle De Hartmann, (Cardelle De Hartmann 1996, p. 88-93), situe Pastor et Syagrius aux sièges d'*Iria* et *Aquae Celenae*, et il suppose qu'Agrestius était orthodoxe mais partisan de la coexistence avec les priscillianistes, et que l'ordination de Pastor et Syagrius, deux adversaires actifs du priscillianisme, représente la tentative d'autres évêques plus fermes pour imposer dans le district d'Agrestius une politique antipriscillianiste plus décidée. Le silence d'Hydace sur les raisons d'Agrestius s'explique si les trois évêques étaient orthodoxes, mais de tendance différente. Pour cet auteur, l'événement prouve l'existence d'une ligne orthodoxe tolérante chez les évêques de Galice. En revanche, M. V. Escribano Paño (Escribano Paño 1996, p. 272) défend l'orthodoxie d'Agrestius, face au priscillianisme de Pastor et Syagrius. D'autres explications possibles sont le désaccord entre les évêques au sujet de la politique qui devait être menée face aux Suèves et les conflits dus à la prolifération anarchique de sièges épiscopaux (Codoñer 2010, p. 15-16).

⁹ Gennade de Marseille, *De uiris illustribus*, LXVI ; LXXVII (Richardson 1896) mentionne un Pastor qui composa un traité dans lequel il condamnait les priscillianistes (*Priscillianos cum ipso auctoris nomine damnat*) ; et il inclut aussi un Syagrius, qui avait écrit un traité intitulé *De fide* contre les *praesumptuosa haereticorum vocabula*. Un Agrestius est mentionné dans les *Actas del Concilium Arausicanum*, I (441), et son identification avec l'Agrestius d'Hydace semble claire : *ex prouincia Gallecia ciuit. Lecentium Agrestius episcopus, Deudatus diaconus* (Munier 1963, p. 87, 17-18).

¹⁰ Guerra Campos 1982, p. 559.

¹¹ L'objectif de ce concile était de soutenir les évêques galiciens pour qu'ils renoncent à leurs sympathies priscillianistes et pour qu'ils dissuadent le clergé et les fidèles de continuer à vénérer les martyrs de Trèves, restaurant ainsi la paix et l'harmonie des Églises dans toutes les provinces ibériques. Les priscillianistes qui

et à notre frère Ortigius, nous décrétons que les églises desquelles il fut expulsé doivent lui être rendues¹².

Hydace complète la citation du concile de Tolède, en racontant qu'en l'année 400 :

Dans la ville de Tolède, appartenant à la province *Carthaginensis*, les évêques se réunirent en synode : selon les actes, Symposius et Dictinius ainsi que les autres évêques galiciens, adeptes de Priscillien, signèrent une déclaration dans laquelle ils condamnaient son infâme hérésie, ainsi que son auteur. De plus, plusieurs mesures qui concernaient la discipline ecclésiastique furent adoptées. À ce même concile, participa l'évêque Ortigius, qui avait été nommé à Celenis, et exilé à cause de sa foi catholique sous la pression des priscillianistes¹³.

Nous n'approfondirons pas la problématique de ces deux citations qui ont été analysées par plusieurs auteurs¹⁴. Elles nous intéressent parce qu'elles montrent l'importance du priscillianisme pendant les IV^e et V^e siècles à *Aquae Celenae*, probablement l'actuelle Caldas de Reis, de laquelle dépendait certainement l'actuelle ville de Valga.

Guerra Campos mentionne le site d'Os Mártores comme une possibilité qui doit être examinée, mais il ne cesse de rappeler que la Galice de l'époque priscillianiste comprenait une grande partie du plateau castillan, se demandant ainsi dans quelle Galice fut enterré Priscillien. En fait, il n'existe pas d'autres lieux avec le toponyme « Mártores » sur tout le territoire galicien, mais nous avons constaté la présence de toponymes similaires comme « Os Martices », dans dix communes différentes. Par ailleurs, la chronologie assignée aux sarcophages est hasardeuse, et seule une fouille

se rétractaient pourraient participer à nouveau à la communion. Dix-neuf évêques y ont assisté. Le premier à être appelé fut Patruin, évêque de Mérida, provenant donc de Lusitanie. Seul le siège d'Exupérance est mentionné. Les *Actes du Concile de Tolède* mettent en plus à notre disposition les extraits des rétractations de Symposius, Dictinius et Comasius. Ils incluent aussi le verdict officiel sur les conditions qui seront faites aux repentis et à ceux qui persévèrent dans leurs croyances.

¹² *Fratri autem nostro Ortigio ecclesias, de quibus pulsus fuerat, pronunciamus esse reddendas* (Martínez, Rodríguez 1984, p. 326 ; p. 339).

¹³ Hydace, *Chronique*, 32 (Tranoy 1974, p. 112) : *In provincia Carthaginensi, in civitate Toletu, synodus episcoporum contrahitur, in quo quod gestis continetur, Symposius et Dictinius et alii cum his Gallaeciae provinciae, episcopi Priscilliani sectatores, haeresem eius blasphemissimam cum adsertore eodem professionis suae subscriptione condemnant. Statuuntur quae dametiam observanda de ecclesiae disciplina communicante, in eodem concilio, Ortygio episcopo, qui Celenis fuerat ordinatus, sed agentibus Priscillianistis pro fide catholica pulsus factionibus exulabat*. Sur Ortigius, voir Gabriel Sánchez 2009, p. 484.

¹⁴ Tranoy 1974, p. 30 ; Cardelle De Hartmann 1998, p. 276. Ortygius avait affronté les priscillianistes en terre galicienne et avait été expulsé d'*Aquae Celenae* par ceux-ci suite à son mandat. Dans les *Actes du Concile de Tolède* il est ordonné explicitement que les églises d'où il avait été expulsé lui soient rendues.

rigoureuse permettrait d'émettre des considérations plus décisives. À ce jour, seule une chapelle et quelques sarcophages anthropomorphes façonnés en pierre sont visibles, en plus d'une stèle funéraire dédiée à Mercure conservée à l'intérieur de la chapelle.

L'historien d'Avila E. Rodríguez Almeida, dans son ouvrage *Avila Gallega*, énonça la possibilité que les restes de celui qui occupait le siège d'Avila aux alentours de l'an 383, reposent sous l'église romane de Saint-Vincent, située dans l'actuelle Avila (fig. 5). Sans doute victime de cette tendance qui nous conduit tous à relier notre passé à des figures historiques célèbres, Almeida dit :

No sabemos cual fuese el destino final del cuerpo del primer obispo histórico de Avila, pero, trasladado a Hispania, es evidente que debió ser llevado a *Gallaecia* (y a Avila, en concreto) por sus secuaces. En tal caso, la basilica de los mártires Vicente, Sabina y Cristeta habría sido el lugar ideal para su sepultura. Viene a la mente el sepulcro de granito colocado bajo el pavimento de la basilica y al nivel del techo de la cripta Sur, a poca distancia de ambas tumbas. Y viene igualmente a la memoria la tradición "juradera", desde siempre ligada a la basilica y a los sepulcros martiriales. ¿Incluido el de Prisciliano?¹⁵

L'hypothèse qui établit que les restes de Priscillien reposent à Avila est possible ; cependant, si nous prenons en compte que le seul lien connu entre Priscillien et Avila est le développement de son évêché dans cette ville, qui, d'autre part, fut éphémère¹⁶, cela nous semble peu probable.

Notre tâche en tant qu'historiens est d'analyser les preuves disponibles et d'essayer d'émettre des jugements objectifs à partir des sources parvenues jusqu'à nous. Pour essayer de répondre à la question que nous nous sommes posée, nous devons en outre envisager deux questions inéluctables.

Comme l'avait déjà remarqué succinctement Guerra Campos, l'enquête autour du lieu qui accueille les restes de Priscillien doit débiter avec une analyse des limites de

¹⁵ « Nous ne savons pas quelle fut la destination finale du corps du premier évêque historique d'Avila, mais, déplacé en Hispanie, il est évident qu'il a dû être porté en *Gallaecia* (et concrètement, à Avila) par ses acolytes. Si tel est le cas, la basilique des martyrs Vincent, Sabine et Christèle aurait été l'endroit idéal pour sa sépulture. Il me vient à l'esprit le sépulcre de granit placé sous le revêtement de la basilique et à la hauteur du toit de la crypte sud, à peu de distance des deux tombeaux. Et il vient également à la mémoire la tradition de jurer par Priscillien liée depuis toujours à la basilique et aux sépulcres des martyrs. Y compris celui de Priscillien ? » (Rodríguez Almeida 2002, p. 30).

¹⁶ Si nous acceptons l'année 385 comme date de sa mort et 383 comme la date de sa nomination, Priscillien aurait exercé la charge épiscopale pendant 3 ans. Mais nous ne devons pas oublier qu'à cette période Priscillien voyagea à Rome et, ultérieurement, fut emmené à Bordeaux et à Trèves pour être jugé puis finalement condamné. Pour une proposition de l'itinéraire suivi par les priscillianistes lors de leur voyage à Rome, ainsi que sa chronologie : Piay Augusto 2014.

la *Gallaecia*¹⁷. Cet aspect n'est pas du tout futile, puisqu'avec cela nous obtiendrons une vision plus ou moins précise de l'espace vers lequel nous devons diriger notre recherche. Mais réduire la géographie de notre enquête ne nous mènera pas pour autant jusqu'à Priscillien. Il est nécessaire de répondre à une autre question fondamentale. L'inquiétude et le déracinement spirituel que la mort de Priscillien produisit sur ses adeptes, furent sans doute l'aiguillon qui incita le retour de ses reliques. Mais, après les condamnations de Trèves, qui avait à la fois un pouvoir suffisant et un intérêt à favoriser le retour en *Gallaecia* du corps non enseveli de Priscillien ?

Les limites géographiques de la *Gallaecia* à l'époque à laquelle naquit et vécut Priscillien ne sont pas tout à fait claires. Lorsqu'il s'agit de préciser les limites de cette province, les chercheurs qui ont abordé cette question ont, en général, une lecture assez traditionnelle qui fait fi des sources disponibles. Pour définir l'espace compris dans la notion de *Gallaecia* nous pouvons compter sur deux sources littéraires¹⁸. Il s'agit d'Hydace et d'Orose, originaires tous les deux du *conventus* de Braga. Les informations apportées par ces auteurs sont en harmonie avec les données extraites de la *Notitia Dignitatum*, et avec les informations plus succinctes de Pline l'Ancien et de Prosper d'Aquitaine. Orose, dans ses *Histoires contre les Païens*, fait référence à deux reprises à la géographie de la *Gallaecia*. Dans la première occurrence, il situe la ville de Numance à proximité des Vaccéens et des Cantabres, *in capite Callaeciae sita, ultima Celtiberorum*¹⁹. Dans la deuxième occurrence, il signale que les Cantabres et les Astures font partie de la province de Galice²⁰. Cela implique que Numance marque la limite orientale de la Galice du IV^e siècle. La *Notitia dignitatum* corrobore les limites définies par Orose, puisque *Iuliobriga*, ville cantabre, est incluse dans la *Gallaecia*. En revanche, *Veleia* dépendrait, selon ce document, de la Tarraconaise : la partie nord-ouest du *conventus Cluniensis* passerait donc à la province Tarraconaise.

Hydace fait référence au lieu de naissance de l'empereur Théodose : *Theodosius natione Spanus de provincia Gallaecia civitate Cauca...*²¹, une idée aussi exprimée par

¹⁷ Cf. *supra*.

¹⁸ Nous suivons essentiellement Tranoy, dont les conclusions nous semblent toujours valides (Tranoy 1981, p. 402-403).

¹⁹ Orose, *Histoires contre les Païens*, V, 7, 2 (NOM, p. 292) : *Numantia autem citerioris Hispaniae, haud procul a Vaccaeis et Cantabria in capite Gallaeciae sita, ultima Celtiberorum fuit.*

²⁰ Orose, *Histoires contre les Païens*, VI, 21, 2 (NOM, p. 104) : *Cantabri et Astures Gallaeciae provinciae portio sunt, qua extantum Pyrenaei iugum haud procul secundo Oceano sub septentrione deducitur.*

²¹ Hydace, *Chronique*, 2 (Tranoy 1974, p. 108) : « Teodosio, de nacionalidad hispana, provincia *Gallaecia*, ciudad de Cauca [...] ».

Zosime. Tout semble indiquer que *Cauca* correspond à l'actuelle ville de Coca, au nord de Ségovie, et nous pouvons donc supposer qu'à l'époque de la naissance de Théodose (347 apr. J.-C.), cette zone appartenait aussi à la *Gallaecia*. Ainsi, tout le *conventus cluniensis* aurait été inclus dans la Galice, à l'exception de la partie nord-ouest, qui serait administrée par la Tarraconaise.

Pline l'Ancien, dans son *Historia Naturalis*, décrit ensemble *Lusitania*, *Asturia* et *Gallaecia* et nous dit qu'« à partir du *Durius* commence la *Lusitania* [...] »²². Ainsi, nous savons avec une certaine probabilité (il ne faut pas oublier que Pline écrit au 1^{er} siècle apr. J.-C.) qu'au temps de Priscillien le fleuve Douro constituait la limite naturelle entre la *Gallaecia* et la *Lusitania* au sud.

Finalement, nous devons faire référence à la citation de Prosper d'Aquitaine : « en ce temps-là, l'évêque Priscillien de Gallecia, du dogme des gnostiques et des manichéens, fonda l'hérésie qui porte son nom »²³.

Nous savons que Priscillien fut évêque d'Avila. Une des interprétations plausibles serait que le chroniqueur pensait au siège de Priscillien, quand il faisait référence à *Gallecia*. S'il en est ainsi, les mots du chroniqueur sont clairs, et la ville ferait partie de la *Gallaecia* à la suite des réformes introduites par Dioclétien²⁴.

Bien que la question des limites de la *Gallaecia* au IV^e siècle continue de susciter des controverses, si nous prenons les sources disponibles comme des vérités apodictiques, nous devons situer la limite sud de la *Gallaecia* sur le fleuve Douro jusqu'à la route de l'Argent, qui unissait *Emerita Augusta* avec *Asturica Augusta* en passant par *Salmantica*. À cet endroit, la province s'élargirait vers le sud, en arrivant jusqu'à la sierra de Gredos et la sierra de Guadarrama, qui marque une limite naturelle significative, laquelle ne serait sans doute pas passée inaperçue aux yeux des administrateurs romains. Avila ferait partie de la *Gallaecia*, et à partir de là, la limite orientale de la province avancerait parallèlement à la sierra de Guadarrama et la sierra de la Demanda, laissant à l'est Numance, déjà en dehors de la *Gallaecia*. Plus au nord, *Iuliobriga* marquerait la limite orientale de la province, à la fin de la cordillère cantabrique. L'embouchure du fleuve Pas pourrait être la limite nord-est de la province, ainsi *Flaviobriga* ferait partie de la province Tarraconaise. Les limites nord et ouest de la province seraient bien définies respectivement par la mer Cantabrique et l'océan Atlantique.

²² Schulten, Maluquer de Motes 1987, p. 127.

²³ Prosper d'Aquitaine, *Epitoma Chronicon*, 1171 (Mommsen 1892, p. 460). Prospère situe le début de l'hérésie de Priscillien en l'an 379, quand Ausonie et Olybrius étaient consuls.

²⁴ L'autre possibilité est que Prospère fasse référence au lieu de naissance de Priscillien, et non à son siège.

Comme il a été dit, les limites de la *Gallaecia* à l'est et au sud-est, sont hypothétiques. Néanmoins nous avons employé les sources disponibles, ainsi que l'orographie du territoire analysé, pour établir le contour de la province. Sans nouvelles informations à notre disposition, nous offrons à la fin de cet article une carte montrant l'aspect approximatif de la *Gallaecia* du IV^e siècle, sur la base de cette hypothèse. Nous avons de cette façon un cadre bien défini, dans lequel se trouverait le lieu d'enterrement de Priscillien (fig. 1).

Nous devons maintenant nous poser la question suivante : qui put avoir la force et le courage suffisants pour impluser le retour du corps de Priscillien en *Gallaecia* ? Les sources nous informent que Symposius et Dictinius, évêques du siège d'*Asturica Augusta*, furent les principaux défenseurs du mouvement suite aux condamnations de Trèves.

Symposius était évêque d'Astorga au IV^e siècle, il apparaît en effet comme tel dans le concile célébré à Saragosse en l'année 380²⁵. Son prestige dut être grand, puisqu'il occupait un des premiers sièges épiscopaux dont nous avons connaissance dans le nord-ouest péninsulaire²⁶. Il abandonna les sessions le deuxième jour, alléguant – ce qui était certainement un subterfuge – le caractère fortement tendancieux du concile. Il est probable qu'après avoir mieux connu le mouvement « il ait vécu son propre chemin de Damas » et commencé à fréquenter Priscillien et ses coreligionnaires²⁷. Symposius est mentionné dans un des traités priscillianistes, le *Liber ad Damasum*, où

²⁵ La plupart des historiens acceptent la tenue du synode de Saragosse en l'an 380 : Chadwick 1977, p. 32 ; Babut 1909, p. 244-247 ; Vollmann 1974, p. 499 ; Ubric Rabaneda 2004, p. 231. Gabriel Sánchez 2009, p. 470 défend 379 apr. J.-C. comme la date du concile de *Caesar Augusta*. Escribano Paño 1988, p. 220, analyse la possibilité que le concile se soit tenu en l'an 378 apr. J.-C. Son argument se fonde sur deux *terminus ante quem*, qu'elle-même considère discutables. En premier lieu, Prosper d'Aquitaine dans son *Epitoma chronicon* mentionne Priscillien en 379 apr. J.-C. comme évêque. Si Priscillien obtint la charge épiscopale après le concile de Saragosse, celui-ci ne put se réunir en 380 apr. J.-C. et devrait remonter à 378 apr. J.-C. D'autre part, si la publication par Gratien du rescrit *Contra pseudo episcopos et manichaeos* eut lieu en 380 apr. J.-C., comme cet auteur le suppose, les faits racontés par Sulpice Sévère survenus entre le concile et le rescrit obligeraient à retarder la date du synode de *Caesar Augusta*. Douze évêques représentant les provinces de la *Tarraconensis*, de la *Lusitania*, de la *Gallaecia* et de la *Carthaginensis* furent présents.

²⁶ Sotomayor y Muro 1979, p. 242-245. La lettre 67 de saint Cyprien, datée en 254-255 apr. J.-C., est le premier témoignage explicite de l'existence de communautés pleinement organisées avec des diacres, des prêtres et des évêques. Dans cette lettre, sont mentionnées expressément trois communautés : Saragosse, León-Astorga et Mérida.

²⁷ Vollmann 1974, p. 501. Symposius assiste à la séance du premier jour et signe les huit déclarations qui refusaient certaines formes d'ascétisme, mais surtout cherchaient à soumettre le mouvement ascétique au contrôle hiérarchique.

se manifeste l'estime que son auteur avait pour lui²⁸. Plus tard, en l'an 400, il assiste au concile de Tolède en tant que chef du mouvement priscillianiste. L'objectif du concile était de faire pression sur les évêques galiciens pour qu'ils renoncent à leurs sympathies priscillianistes et pour qu'ils dissuadent le clergé et les fidèles de continuer à vénérer les martyrs de Trèves, afin de restaurer ainsi la paix et l'harmonie des Églises dans toutes les provinces ibériques. Grâce aux actes du concile nous disposons de la rétractation de Symposius, qui aurait été accepté à nouveau en communion.

Dictinius, fils de Symposius, succéda à son père au siège d'*Asturica Augusta*²⁹. Avant sa rétractation, qui eut lieu à Tolède aux alentours de 400, et certainement peu après la mort de Priscillien, dans un temps où le priscillianisme acéphale était victime d'une justice implacable et de persécutions de la part de l'évêché, il écrit son œuvre célèbre, *Libra*³⁰. Dictinius, inquiet de la situation présente, reposa donc l'ancienne question chrétienne de la légitimité du pieux mensonge. Lui-même, soutenant ses camarades, et par une démonstration écrite détaillée, donna son aval à l'usage du mensonge. Ainsi, Dictinius écrit *Libra*, ouvrage où il pressait ses coreligionnaires de se faire passer sans crainte pour catholiques afin de garantir leur sécurité, mais en

²⁸ *Liber ad Damasum*, 126-127 (Conti 2009, p. 76-77). Nous ne nous arrêtons pas ici sur la question que pose l'auteur au sujet des traités de Würzburg, point qui a suscité un inextricable débat depuis sa publication en 1886 par George Schepps. Cependant, tous les chercheurs sont d'accord sur le fait qu'ils sont l'œuvre de Priscillien ou de ses partisans.

²⁹ Cardelle De Hartmann 1996, p. 93.

³⁰ Malheureusement, non conservée. F. Lezius (Lezius 1898, p. 117) défend la possibilité que Consencius ait envoyé une copie à Augustin de *Libra*, « die wir bis zu einem gewissen Grade rekonstruieren können ». Pour avancer cela, il s'appuie sur plusieurs arguments. D'une part, il signale intelligemment que l'inclusion d'un exemplaire de cette œuvre à côté de la lettre, aiderait à renforcer la délicate question abordée – c'est à dire, s'il est licite de nier les croyances catholiques afin de démasquer les hérétiques priscillianistes – ; d'autre part, il essaie de trouver un indice documentaire dans les mots d'Augustin dans son *Contra mendacium* : *Consenti frater carissime, multa mihi legenda misisti*. À la suite d'une analyse de cette œuvre de l'évêque d'Hippone, Lezius croit pouvoir affirmer que l'auteur disposait d'une copie de *Libra*, et qu'il l'avait lue : « Blicken wir auf Augustins Schrift contra mendacium zurück, so können wir wohl sagen, dass er die *Libra* des Dictinius in Händen gehabt und gelesen hat », p. 121. Quant à l'explication du titre, *Libra*, Lezius croit que nous pouvons trouver un indice dans la *Passio Thomae*. Cet écrit très apprécié des ascètes hispaniques explique que les *veri dei cultores* doivent être parfaits, et doivent posséder l'*integra libra aequitatis* (équité, esprit de justice). Cette *integra libra* se compose de 12 vertus, à savoir : la foi ; le baptême ; l'abstention de fornication ; la répression de l'avarice ; dominer la glotonnerie ; la pénitence ; la persévérance dans ces œuvres ; l'hospitalité ; la recherche et l'accomplissement de la volonté de Dieu ; reconnaître et fuir de ce qui déplaît Dieu ; aimer l'ennemi ; la vigilance et le soin dans l'exercice de ces vertus, pour ne pas perdre les richesses éternelles. L'*integra libra aequitatis* se compose de ces 12 vertus, qui constituent la perfection de tous ceux qui désirent être fidèles au vrai Dieu. Dictinius aurait pensé à ce passage, quand il décida de baptiser son œuvre *Libra* pour la justification du mensonge, et la diviser en douze questions.

conservant le priscillianisme dans leur cœur. Le concile de Tolède célébré en l'an 400, met à notre disposition sa rétractation, dans laquelle il abjure la doctrine de Priscillien et rejette ses traités, condamnant aussi son *Libra*. Mais cet ouvrage survécut. Le *Catéchisme du mensonge* de Dictinius continua d'être vénéré et très lu par les priscillianistes, et occupa l'attention des autorités ecclésiastiques très longtemps³¹.

Ayant établi des limites approximatives de la *Gallaecia* au temps de Priscillien, et après avoir examiné les principaux chefs du mouvement à la suite de sa mort, il semble logique d'en déduire qu'Astorga doit être prise en compte comme destination du corps de Priscillien. Sans aucun doute, faisait-elle partie de la province de *Gallaecia* au IV^e siècle apr. J.-C. et les sources connues montrent que Symposius et Dictinius, évêques d'Astorga, étaient les têtes de file du mouvement.

Sulpice Sévère raconte qu'après les jugements de Trèves, Priscillien et ses camarades Felicissimus et Armenius (deux prêtres), Latronianus (un poète) et Eucrotia (une laïque) furent passés au fil de l'épée³². Plus tard des tribuns furent envoyés en Hispanie avec pleins pouvoirs. Asarivus et Aurelianus (diacres) furent exécutés. La dernière victime connue est Urbica, qui fut lapidée par la fervente population de *Burdigala*³³. Nous considérons, quand Sulpice dit que les corps des martyrs furent rapportés en Hispanie, qu'il fait référence aux sept exécutés de Trèves : Priscillien, Felicissimus, Armenius, Latronianus, Iulianus, Eucrotia et Procula. Le retour des cadavres eut lieu entre 385 et 400 après J.-C. sans qu'on puisse donner davantage de précisions³⁴.

³¹ Lezius 1898, p. 118-124. Les priscillianistes défendaient l'emploi du mensonge, le *iura, periura, secretum prodere noli*. Selon Augustin, « les priscillianistes invoquent l'exemple des patriarches, prophètes, apôtres et anges, et n'excluent pas non plus au Seigneur ce mode de mensonge ». Ils argumentent qu'il convient aux chrétiens d'être sincères dans leur cœur, mais que la vérité du monde n'est pas aussi nécessaire que la sincérité de leurs cœurs. Paul lui-même exigeait un devoir d'amour de la vérité plus fort que celui du prochain (*Éphésiens* 4, 25). Les priscillianistes pensent qu'ils doivent être sincères et ouverts avec les autres membres de la secte, puisque ce sont leurs proches. Avec les catholiques il en allait autrement puisqu'ils ne se considèrent pas comme des proches ; ainsi ce n'était pas pêcher que de leur mentir. L'argument est très persuasif. La défense de ce principe de conduite peut pour le moins éveiller des suspensions concernant les abjurations de Dictinius et Symposius à Tolède (400), et par extension celles des autres priscillianistes.

³² Sulpice Sévère, *Chronique*, II, 48, 4 (NOM, p. 104). Jérôme, *De uiris illustribus*, 122, mentionne aussi un certain *Iulianus* condamné à Trèves. Pour le texte de Jérôme nous avons employé : Barthold 2010, p. 257 ; Ceresa-Gastaldo 1988 (sur *Iulianus*, p. 222-223).

³³ [...] *per seditionem vulgi lapidibus extincta est*, Prosper d'Aquitaine, *Epitoma Chronicon*, 1187 (Mommsen 1892, p. 462).

³⁴ En considérant l'an 385 apr. J.-C. comme la date de la mort de Priscillien, et l'an 400 apr. J.-C. comme la date du concile de Tolède. La chronique de Sulpice fut composée vers 403 apr. J.-C. (Chadwick 1977,

À la fin de son récit, Sulpice nous dit qu'après les exécutions de Trèves les corps des morts furent emportés en Espagne, où des obsèques somptueuses furent célébrées. Les sources mentionnent en outre qu'ils commencèrent à être vénérés comme des martyrs, et le fait de jurer par Priscillien fut tenu pour suprêmement religieux. Comme nous l'avons établi depuis le départ, le problème est que nous ne connaissons pas le *locus*, l'endroit où se trouve le tombeau des martyrs. Nous savons seulement que le martyr a eu lieu à Trèves, et que les corps ont été rapportés en Espagne. Rien n'est dit sur l'endroit où furent placées les reliques – il se peut que Sulpice lui-même ne connaisse pas leur emplacement exact – l'ampleur du mouvement en *Gallaecia* à la suite des exécutions de Trèves fait sans aucun doute de cette province un refuge plausible³⁵. Et il faut ajouter à cela les mots éloquentes d'Hydace, qui décrit comment après l'exécution de Priscillien, « l'hérésie priscillianiste envahit la Galice »³⁶.

D'après le culte offert à d'autres martyrs hispaniques, nous pouvons supposer que les priscillianistes récitaient une *passio*, où ils rappelaient l'héroïsme et les supplices des martyrs, en se remémorant la figure de Priscillien, et en chantant des hymnes en son honneur. Sulpice raconte que des honneurs funèbres furent rendus au corps du martyr (*corpus sancti*), connues sous le nom d'*honor martyris*³⁷.

p. 178-186). S. J. Gabriel Sánchez situe le retour des corps en Hispanie en 396 apr. J.-C. : « Les restes de Priscillien auraient été déposés en Galice vers 396 » (Gabriel Sánchez 2009, p. 47) ; Babut 1909, p. 90, défend l'idée que Priscillien fut enterré en *Gallaecia* en 388 apr. J.-C. : « Après le supplice de Priscillien et de six de ses amis – fort probablement trois ou quatre ans après, au lendemain de la chute de Maxime – les corps des suppliciés furent rapportés en Espagne ».

³⁵ Cardelle De Hartmann 1998, p. 273. Admettant l'absence de données pour résoudre la question du lieu d'enterrement de Priscillien, cet auteur pense que nous pouvons partir du principe qu'il s'agit d'un endroit en *Gallaecia*. Pour Babut 1909, p. 90 : « La province où les reliques des condamnés de Trèves furent reçues avec tant d'honneur ne peut être que la Gallécie ».

³⁶ *Exim priscillianistarum haeresis invasit*, Hydace, *Chronique*, 16 (Tranoy 1974, p. 108). Dans le *codex Berolinensis* du IX^e siècle la phrase est incomplète : *in Gallaeciam Priscillianistarum...* ; Mommsen compléta le texte d'Hydace avec *haeresis invasit* « à partir de ce moment l'hérésie des priscillianistes envahit *Gallaecia* » (Mommsen 1894, p. 15), option avec laquelle Tranoy est d'accord, et en général, tous les éditeurs. D'autres options proposées ne modifient pas, globalement, le sens de la citation : Burgess préfère *ingreditur heresis* « à partir de ce moment, l'hérésie des priscillianistes entra en *Gallaecia* » (Burgess 1993, p. 76), et Rodríguez Almeida offre directement une traduction du passage : « à partir de ce moment l'hérésie des priscillianistes a acquis plus de force » (Rodríguez Almeida 2002, p. 56).

³⁷ Sur le culte aux martyrs en Hispanie romaine tardive, voir Castillo Maldonado 1999. Sur la diffusion du culte des martyrs dans l'Antiquité tardive, voir Grig 2004, p. 37-38 où est traité le mode de développement des festivités en l'honneur des martyrs, ainsi que celui des basiliques et autres lieux destinés à la liturgie.

Cependant nous ne savons pas si la construction d'un monument fut effectuée, soit sur son propre tombeau (*cella*), soit, ultérieurement, dans une basilique. Et comme nous l'avons vu depuis le début de ce travail, nous ne connaissons pas l'emplacement du *locus sanctorum*. Le problème s'accroît parce que Sulpice Sévère et les autres sources disponibles ne donnent aucune précision. Furent-ils enterrés dans un monument sépulcral, dans une petite église, dans une église cathédrale ? Nous ne le savons pas.

Nous pouvons imaginer le coup dur que la perte de Priscillien fut pour ses malheureux adeptes. Leur douleur ne trouva de consolation qu'avec la présence de ses reliques, auxquelles ils rendirent hommage en déclamant à haute voix son nom et en rappelant ses illustres enseignements, jadis aliment de leur foi. Symposius et son fils Dictinius, en tant qu'évêques du siège d'Astorga, se firent écho des besoins de leurs fidèles et ils agirent ainsi d'une façon similaire à d'autres évêques de la *pars occidentis* de l'Empire qui renforcèrent leur autorité par la garde des reliques très vénérées des martyrs. Dans la *Gallaecia*, une province partiellement christianisée, et qui ne comptait pas jusque-là de reliques, se déclina sans doute une vague de ferveur populaire avec l'arrivée des restes de ceux qui furent exécutés à Trèves.

Si Symposius, saint père de l'insigne siège d'*Asturica Augusta* fut le responsable du retour du corps sans vie de Priscillien en *Gallaecia*, pourquoi allait-il l'éloigner de son siège, à une époque où proliféraient les cultes des reliques des martyrs ? Il serait beaucoup plus émouvant de remémorer son nom et l'inclure dans ses litanies, si l'esprit et les restes de Priscillien se trouvaient parmi ceux qui célébraient la liturgie³⁸. La direction du mouvement priscillianiste de la main de Symposius et Dictinius serait plus intelligible avec la présence de ces illustres reliques. Quant aux représentants du bras plus orthodoxe de l'Église, après les tragiques événements arrivés à Trèves, et la façon

³⁸ Castillo Maldonado 1999, p. 406. L'œuvre *Peristephanon* du poète tarragonais Prudence (ca 348-ca 405 ou 409) est une source privilégiée pour l'étude du culte des martyrs dans la péninsule. Ses hymnes sont destinés au développement du culte des martyrs, et forment donc une littérature purement hagiographique. Même si Prudence ne mentionne pas Priscillien, les informations contenues dans son œuvre peuvent nous être utiles pour essayer d'élucider la façon dont les adeptes de la victime de Trèves vouaient un culte à leur chef décédé. Dans son ouvrage, à côté des témoignages sur les célébrations de l'anniversaire, les pèlerinages et les processions, il mentionne un autre acte culturel peu documenté excepté par des sources liturgiques : *Plenus est artis modus adnotatas nominum formas recitare Christo, quas tenet caeli liber explicandus tempore iusto* (*Peristephanon*, IV, 169-172). Selon Maldonado, dans les professions de foi du concile de Tolède célébré en 400 il existe une allusion à cet acte culturel entre les adeptes de Priscillien, puisqu'il est dit que « [...] se sabe que Simposio respondiô que él había dejado de nombrar a aquellos que llaman mártires [...] ». Cette citation pourrait être interprétée comme le développement de la *recitatio nominum* de la part de Symposius, invoquant les martyrs priscillianistes.

d'agir des accusateurs – qui commençait à être considérée comme discutable – ils ne se seraient pas obstinés à empêcher le déplacement des reliques de Priscillien dans une conjoncture peu favorable. La présence des restes de Priscillien aurait aidé, dans une certaine mesure, à diffuser l'Évangile dans des terres de christianisation récente et très partielle où le rigoureux prosélytisme catholique n'avait pas eu beaucoup de succès.

Au vu de tout cela, et en considérant cependant que chacune des hypothèses énoncées précédemment recèle des éléments de plausibilité, nous croyons que les restes de Priscillien furent amenés depuis *Augusta Treverorum* jusqu'à *Asturica Augusta* en dernière demeure. Cette affirmation est fondée sur la théorie que Symposius fut le responsable principal du retour des reliques de Priscillien. Son rôle de chef du mouvement à la suite de la mort de son prédécesseur, lié à celui de son fils Dictinius, sans doute l'autorité spirituelle de la secte au V^e siècle, nous fait penser au monastère de Saint Dictinius comme l'endroit le plus probable pour le repos éternel de Priscillien. Dictinius fonda un monastère en dehors de l'enceinte fortifiée de la ville dont malheureusement nous ne connaissons pas l'emplacement précis³⁹. Néanmoins, sa localisation en dehors des murailles est convaincante, puisqu'elle pourrait indiquer la présence d'un lieu de culte à partir duquel le couvent serait créé. Selon la tradition, saint Dictinius lui-même se fit enterrer dans le monastère qu'il avait fondé, cherchant peut-être à retrouver la paix auprès de celui qu'il avait vénéré en tant que martyr.

À vrai dire, nous connaissons l'existence de ce monastère par une restauration et une dotation effectuée sous le parrainage de l'évêque Fortis, en 925, et dont il laissa un témoignage. Dans le document, l'évêque fait une référence imprécise à l'existence de ce monastère jadis *vetusta fundamine*, si on accepte la réalité de la fondation du monastère au temps de l'évêque Dictinius⁴⁰. L'évêque Don Nuño, qui quelques années plus tard se fit enterrer dans ce monastère, témoigne expressément que les murs de cette église furent édifiés « par les mains mêmes du saint d'Astorga, décédé au V^e siècle ». Sans doute, une référence à l'évêque Dictinius. Le texte est si clair que, bien qu'il soit assez tardif – XIII^e siècle – il fut accepté sans discussion⁴¹.

Seule une découverte de caractère exceptionnel sur le plan documentaire ou archéologique pourrait résoudre de façon définitive la question du lieu de repos des restes de Priscillien. Aujourd'hui la preuve semble se dessiner du côté de cette grande *Gallaecia* du IV^e siècle, et de notre point de vue, en laissant de côté le sentimentalisme

³⁹ Sevillano, Vidal 2001, p. 28.

⁴⁰ Quintana Prieto 1975, p. 212.

⁴¹ Quintana Prieto 1975, p. 213.



Figure 2 : Vue générale de la nécropole sous la nef majeure de la cathédrale Saint-Jacques. Source : Suárez Otero 1999.



Figure 3 : Vue de l'intérieur du monument de Sainte Eulalie de Boveda. Photographie de l'auteur.



Figure 4 : Vue extérieure et détails de la chapelle d'Os Mártores (San Miguel de Valga, Pontevedra). Photographies de l'auteur.

Le trois absides de la crypte romaine

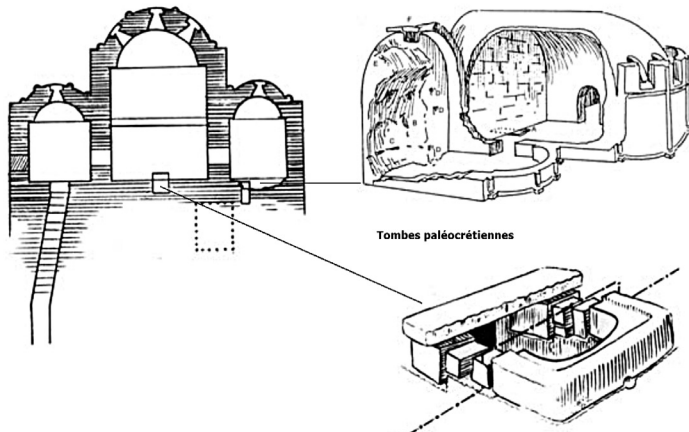


Figure 5 : Réalisation de l'auteur à partir de Rodríguez Almeida 1965.

Références

Éditions, traductions

- Barthold C. (2010), *Hieronymus, De uiris illustribus*, München.
- Burguess R. W. (1993), *The Chronicle of Hydatius and the Consularia Constantinopolitana. Two Contemporary Accounts of the Final Years of the Roman Empire*, Oxford.
- Ceresa-Gastaldo A. (1988), *Gerolamo, Gli uomini illustri*, Firenze.
- Codoñer C. (1964), *Isidorus, De uiris illustribus*, II, Salamanca.
- Conti M. (2009), *Priscillian of Avila. The Complete Works*, Oxford.
- Fiedrowicz M. (1997), *Gregorius Magnus, Homilie in Euangelium*, Freiburg.
- Halm K. (1866), *Sulpicius Severus, Chronica*, Viena (CSEL I).
- Martín J. C. (2003), *Isidori Hispalensis Chronica*, Turnhout.
- Martínez G., Rodríguez F. (1984), *La colección Canónica Hispana*, Madrid.
- Mommsen Th. (1894), *Hydatius, Chronicle*, Berlin (MGH 11).
- Mommsen Th. (1892), *Prosperi Tironis, Epitoma Chronicon*, Berlin (MGH 9).
- Munier Ch. (1963), *Concilia Galliae*, Turnhout (Corpus Christianorum. Series latina CXLVIII).
- Oroc J. (2009), *Isidorus, Etymologiae*, Madrid.
- Riesco L. (1975), *Epistolario de San Braulio*, Sevilla.
- Richardson E. C. (1896), *Genadius, De uiris illustribus*, Leipzig.
- Tranoy A. (1974), *Hydace, Chronique*, Paris.
- Zangemeister K. (1882), *Orosius, Historiae adversum paganos*, Viena (CSEL V).

Bibliographie

- Abad Casal L. (1982), *La pintura romana en España*, vol. 1-2, Sevilla-Alicante.
- Acuña Castroviejo F. et al. (1976), *La romanización de Galicia*, Sada-La Coruña.
- Ares Vázquez N. (1980), « Viejos documentos: Santa Eulalia de Bóveda », *El Progreso*, 24 enero, p. 14.
- Arias Vilas F. (1974-), « Bóveda, Santa Eulalia de », en R. Otero Pedrayo (dir.), *Gran Enciclopedia Gallega*, vol. IV, Santiago de Compostela, p. 37-39.
- Babut E.-Ch. (1909), *Priscillien et le priscillianisme*, Paris.

- Blanco Rotea R. *et alii* (2009), « Evolución constructiva de Santa Eulalia de Bóveda (Lugo) », *Arqueologia de la Arquitectura*, 6, p. 149-198.
- Cardelle De Hartmann C. (1998), « El priscilianismo tras Prisciliano, ¿un movimiento galaico? », *Habis*, 29, 269-290.
- Cardelle De Hartmann C. (1996), « Ortodoxos y priscilianistas en la época sueva », *Das Königreich der Sueben auf der iberischen Halbinsel (411-585), Interdisziplinäres Kolloquium*, p. 81-104.
- Castillo Maldonado P. (1999), *Los mártires hispanorromanos y su culto en la Hispania de la antigüedad tardía*, Granada.
- Chadwick H. (1977), *Prisciliano de Avila*, Madrid.
- Codoñer C. (coord.) (2010), *La Hispania visigótica y mozárabe. Dos épocas en su literatura*, Salamanca.
- Delgado Gómez J. (1989), « El mausoleo romano de Santa Eulalia de Bóveda », *El Progreso*, 17 diciembre, p. 4.
- Escribano Paño M^a. V. (1996), « El priscilianismo y Gallaecia (ss. IV y V) », *Las religiones en la historia de Galicia*, 7-8, p. 251-294.
- Escribano Paño M^a. V. (1988), *Iglesia y Estado en el certamen priscilianista. Causa Ecclesiae et iudicium publicum*, Zaragoza.
- Fernández de la Vega C. (1970), « El enigma de Santa Eulalia de Bóveda (Lugo) », *El Progreso*, supplément du 15 février 1970.
- Gabriel Sánchez S. J. (2009), *Priscillien, un chrétien non conformiste*, Paris.
- García Iglesias J. M. (1989), *Pinturas Murais de Galicia*, Santiago de Compostela.
- Grig L. (2004), *Making Martyrs in Late Antiquity*, London.
- Guerra Campos J. (1982), *Exploraciones Arqueológicas en torno al Sepulcro del Apóstol Santiago*, Santiago.
- Lezius F. (1898), « Die *Libra* des Priscillianisten Dictinius von Astorga », *Alexander v. Oettingen: Abhandlungen*, München, p. 113-124.
- Millán González Pardo I. (1983), « El mosaico del pavimento superior del edículo de Santiago y su motivo floral », *Compostellanum, Revista del centro de estudios jacobeos*, 28/3-4, p. 173-372.
- Montenegro Rúa E. R. (2005), *El descubrimiento y las excavaciones arqueológicas en Santa Eulalia de Bóveda (Lugo). Estudio historiográfico y documental de los avatares de un Bien de Interés Cultural*, Lugo.
- Núñez Rodríguez M. (1978), *Historia da arquitectura galega: Arquitectura prerrománica*, Santiago de Compostela.
- Piay Augusto D. (2014), « *At tum Instantius, Priscillianus et Salvianus Roman profecti*: El viaje de los priscilianistas hacia la ciudad eterna », *AntTard*, 22, p. 156-176.
- Piay Augusto D. (2006), « Acercamiento prosopográfico al priscilianismo », *Antigüedad y cristianismo*, 23, p. 601-625.

- Quintana Prieto A. (1975), « Monasterios astorganos de San Dictino », *Archivos leoneses. Revista de estudios y documentación de los reinos hispano-occidentales*, 57-58, p. 209-312.
- Rodríguez Almeida E. (2002), *Avila gallega*, Avila.
- Rodríguez Almeida E. (1965), « La primitiva memoria martirial de los santos Vicente, Sabina y Cristeta (Avila: España) », *Atti del VI Congresso Internazionale di Archeologia Cristiana*, Roma, p. 781-797.
- Schulten A., Maluquer de Motes J. (1987), « Hispania Antigua según Pomponio Mela, Plinio el Viejo y Claudio Ptolomeo », *Fontes Hispania Antiquae*, Fascículo VII, Barcelona.
- Sevillano M. A., Vidal M. J. (2001), « Arqueología del entorno de la catedral de Astorga: La primitiva iglesia de Santa Marta como testimonio de la configuración de un área sacra », *Actas del simposio de la Catedral de Astorga*, Astorga, p. 25-47.
- Sotomayor y Muro M. (1979), « La iglesia en la España romana », *Historia de la iglesia en España, I: La iglesia en la España romana y visigoda (siglos I-VIII)*, Madrid.
- Suárez Otero J. (1999), « Apuntes arqueológicos sobre la formación del *Locus Sanctus Iacobi* y los orígenes del urbanismo medieval compostelano », *Codex aquilarensis: Cuadernos de investigación del Monasterio de Santa María la Real*, 15, p. 11-42.
- Tranoy A. (1981), *La Galice romaine. Recherches sur le nord-ouest de la péninsule Ibérique dans l'Antiquité*, Paris.
- Ubric Rabaneda P. (2004), *La iglesia en la Hispania del siglo V*, Granada.
- Vollmann B. (1974), « Priscillianus », *Paulys Real-Encyclopädie der Classischen Altertums-Wissenschaft*, suppl. XIV, p. 527-535.